



## CERCLE CULTUREL PROMÉTÉE

Boite Postale n° 1  
63306 THIERS CEDEX

DOSSIER Georges BLOND - CELINE - BRASILLACH.

Pour saluer Georges BLOND (1909-1989), voici le dossier annoncé, réalisé par les soins de notre ami Edgar.

Il se suffit à lui-même et n'appelle donc aucun commentaire. Cet ensemble constitue la LETTRE de ces mois.

A G. BLOND, j'ai associé ses amis CELINE et BRASILLACH (sur lequel a paru, en octobre 89, chez Perrin, un livre de Pascal LOUVRIER).

Dans quelque temps, j'aurai l'occasion de parler, venus d'horizons à eux opposés, de deux écrivains aux destins contrastés: Jacques DECOUR, fusillé comme otage en 1941, et Jean PREVOST, tué dans une embuscade allemande, en 1944 au sortir du Vercors.

Ainsi, PROMETHEE demeurera fidèle à son rôle de découvreur.

## Romans et nouvelles

Georges Blond: *La Beauté morte* (Sorlot)

Georges Blond avait commencé d'écrire en publiant des récits extrêmement retenus, objectifs, nuancés d'un humour prodigieusement discret, et où il semblait vouloir livrer le moins possible de lui-même. C'était le cas de son premier roman, *L'Amour n'est qu'un Plaisir*, c'était le cas de ses premières nouvelles. On en découvrira dans *La Beauté morte*, quelques exemples, et l'on ne saurait trop signaler la merveilleuse ironie de l'histoire du veuf inconsolable devenu gardien de cimetière et finissant par déplacer la tombe de sa femme ou celle, plus belle encore, du soldat de l'autre guerre qui, fatigué du combat, se fit passer un jour pour Allemand et se rendit comme prisonnier aux Français.

Il s'agit d'ailleurs authentique.

Mais, petit à petit, il me semble que Georges Blond a pris conscience plus profondément de lui-même, avec une sorte de méfiance paysanne. *Le Journal d'un Imprudent*, et surtout *Prométhée délinquant*, contenaient les pages d'un lyrisme sourd, toujours discret, toujours pudique, où les malheurs émuissants de la condition humaine étaient traduits par un cœur qui y participait. Deux livres de témoignages, *L'Angleterre en Guerre*, *L'Epopée silencieuse*, nous proposaient des pages extraordinaires de science et d'émotion virile: les garçons des écoles devraient savoir par cœur le naufrage du *Meknès* dans le premier, l'évasion du *Jean-Bart* dans le second, modèles de narration héroïque sans emphase, de salubre vérité. Et toujours, toujours la même pudeur d'homme...

Voici aujourd'hui les contes de *La Beauté morte*. Je crois qu'ils contiennent les réussites les plus parfaites de Georges Blond, avec les récits de *L'Epopée silencieuse*. Qu'on lise la nouvelle qui donne son titre au recueil, et qu'on me dise s'il ne s'agit pas d'un chef-d'œuvre, par l'économie des moyens, la discrétion, la beauté simple de la langue et le sens du secret. La nouvelle est un art du secret: il s'agit de délimiter, en peu de pages, et presque toujours sans l'expliquer, une énigme intérieure. Ici, elle est admirable et nous laisse longuement rêver. Deux autres nouvelles sont presque aussi belles: *Dicté par le Démon* et *L'Auberge de l'Ange Gardien*. Elles ne racontent qu'une histoire très simple, mais tout éclairage en est transformé parce que c'est, dans le premier cas, le démon qui parle, et dans le second, un ange. Le surnaturel le plus simple, le plus de plain-pied avec nous, forme l'essentiel. Et en même temps, il s'y exprime une tendresse pour l'humanité misérable et courageuse, que je retrouve dans ce conte lyrique d'*Un Soupir de la Terre*, où cette fois, c'est le sol lui-même qui parle, le sol des paysans qui raconte l'histoire d'un domaine depuis l'origine des temps. Ainsi s'achève l'évolution: d'objectif et de matériel, le récit est devenu une sorte de lentille à travers lequel se dévoile l'univers supra-sensible, dans une forme simple et pudique, décourageante de pureté.

Robert Brasillach.

# La tragédie de Brasillach

*Un ouvrage clair, non partisan, reconstitue le destin de Robert Brasillach, fusillé à trente-cinq ans. Georges Blond ajoute son témoignage.*

**A**nne Brassié a très bien choisi l'épigraphie de sa biographie de Robert Brasillach: *Notre but, qui n'est que de comprendre*. Signé Jacques Bainville.

Cette épigraphie pourrait aussi convenir à l'émission d'Alain Decaux qui a suivi la parution du livre, ainsi qu'à la récente livraison d'une nouvelle revue, *Les Cahiers du Rocher*, animée par Pierre Sipriot, et consacrée à l'auteur de *Comme le Temps passe*.

Ces textes ont marqué une cassure dans un certain asservissement régnant depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale sur l'écrit et sur la parole. On a enfin écrit et parlé sans souci du climat politique et de la pression des médias.

Quelques bons livres ont paru sur Brasillach. Anne Brassié a, la première, donné une biographie complète du personnage. Il fallait sans doute pour cela une femme, une jeune femme. L'homme, quel qu'il soit, si soucieux qu'il se veuille d'impartialité, est toujours pressé de juger. Depuis des millénaires, il se sait chef roi, juge; il tranche.

Anne Brassié, elle, a commencé par être séduite, (c'était son goût, c'était son droit, tant d'autres l'ont été!) par le romancier, par le poète. Mais elle ne s'est pas arrêtée à cet émerveillement. Comment le poète a-t-il pu devenir un écrivain maudit, subissant seul les pires rigueurs de l'Épuration, fusillé en 1945, à trente-cinq ans, malgré une pétition réunissant les plus célèbres signatures de l'époque?

Rien n'obligeait Anne Brassié à se poser cette question. Elle n'était inféodée à aucun clan, à aucune tendance politique. Son seul talent lui eût permis de faire route vers le succès sans aller affronter les bourrasques. Mais elle aimait la vérité. Et sa recherche obstinée de la réalité humaine l'a conduite devant le sujet rêvé pour un écrivain: un destin à nul autre pareil, où la tendresse alterne avec une violence et une fatalité shakespeariennes, un personnage complexe et incontournable, qu'aucun romancier n'eût osé inventer. Elle a brillamment maîtrisé ce sujet difficile.

A un moment terrible de l'Histoire, un groupe de jeunes hommes, de jeunes filles, de jeunes femmes, a été entraîné dans une trombe dont ils ne voulaient pas entendre le premier souffle. Une guirlande d'amitiés et d'amours: amour de la littérature, du théâtre, des voyages, des chants, des danses aux bals de l'École Normale, des rondes, la nuit, sur la place du Panthéon, nous ne voulions pas d'autre horizon. Nous refusions (et nous n'étions pas les seuls en France) d'entendre, vers l'est, le remuement des armées.

Je me rappelle ce jour, une dizaine d'années plus tard, où Pierre Gaxotte, désireux de quitter *Je suis partout*, a proposé à Robert de devenir rédacteur en chef de ce journal. Revenant de l'imprimerie, à pied, nous passions devant le Théâtre Sarah-Bernhardt. Robert avait vingt-huit ans. Vingt écrivains célèbres collaboraient à *Je suis partout* (deux cent mille exemplaires). Comment dire non? Robert a dit oui, et il s'est tourné vers moi:

- Pourquoi ne prendrais-tu pas la critique littéraire?

C'était en 1937, la trombe s'approchait, nous ne voulions pas encore entendre son souffle tournoyant, ce souffle qui mettrait en mouvement l'engrenage mortel dans lequel Robert serait le plus impitoyablement broyé.

La guerre. Le retour de Robert de captivité fut obtenu par le Gouvernement français, qui voulait lui confier la direction du cinéma. Finalement, cela n'a pas marché, les Allemands opposant un autre candidat. Je revois cette ombre sur le visage de Robert lorsqu'on parlait des prisonniers français retenus en Allemagne. Qui se rappelle aujourd'hui combien de Français et de Françaises ont été obsédés par le sort de ces hommes? "Alors, vont-ils rester là-bas quatre ans, cinq ans? Sans femmes, sans faire d'enfants?" Pétain avait cette obsession. Un fameux hameçon pour la Collaboration.

On a dit d'abord "collaborationnisme". Anne Brassié a très bien décrit la dérive de *Je suis partout* vers la collaboration militante et antijuive. Critique littéraire (j'ai tenu cette rubrique d'abord en alternance avec André Bellessort, de l'Académie française, puis seul, après sa mort), je ne faisais pas partie du "soviet" où se décidait la ligne politique du journal. Mais Robert me parlait de ses réunions. J'ai eu ainsi plusieurs fois l'occasion de comprendre que ce rédacteur en chef n'avait pas, en fait, les pouvoirs de décision qui eussent dû correspondre à ses responsabilités. Chacun tirait de son côté, choisissant ses cibles. Robert a tenu à honneur, à son procès, de ne pas dire un mot de cette relative impuissance; au contraire, il a tout pris sur lui. De même, il n'a pas voulu parler des circonstances brutales, grossières et dramatiques, de la rupture

avec la majorité de l'équipe.

La dernière fois que j'ai vu Robert, c'était dans son bureau, rue de Rivoli, en 1943, quelques semaines après cette fameuse rupture. Tout s'effondrait à l'est, les Alliés avaient débarqué en Sicile. Robert m'a demandé ce que j'allais faire:

- Que veux-tu que je fasse? Attendre avec ma femme, dans le Lot, la fin de cette guerre. J'ai commencé un roman qui se passe aux États-Unis, au temps de la ruée vers l'or, en 1848. Et toi, Robert?

- Tu vois, j'écris mon premier article pour *Révolution nationale*.

Les journalistes partisans de la "ligne dure" de *Je suis partout* avaient basement, publiquement (par voies d'affiches dans le métro!), accusé Brasillach de "se dégonfler". Il voulait montrer qu'il ne se retirait pas du combat politique, qu'il continuerait à exprimer ses idées, mais les siennes propres, non les divagations furieuses des "ultras". Nous nous sommes embrassés:

- Je tâcherai de revenir de temps en temps à Paris.

Il n'en a pas été question. Nous avons dû nous cacher. Longtemps. Ici et ailleurs. Cela est une autre histoire. Nous sommes entrés en clandestinité, jusqu'au jour où nous avons su que mon dossier avait été disjoint de ceux des autres collaborateurs de *Je suis partout*, la Haute Cour ayant constaté que je n'avais rien écrit de pro-hitlérien. Je n'avais donc pas à comparaître devant celle-ci.

C'est pour expliquer que je n'ai pas revu Robert que je viens de dire quelques mots de cette équipée. La tragédie de notre amitié, nous l'avons d'abord apprise de loin, par fragments, par des lettres, par la radio, par des journaux. Cette tragédie s'est douloureusement reconstituée en nous.

Cependant, nous avons eu notre coup de poignard. Le 6 février 1945, à la nuit, ma femme est venue me chercher, dans une cabane de vigneron où je m'étais caché. C'était mon premier abri de clandestin. Elle ne disait rien. Il pleuvait. Nous nous sommes mis à marcher, en nous tordant les pieds dans ce champ labouré. Mon épouse s'est arrêtée, a posé sa main sur mon bras:

- Robert a été fusillé ce matin.

Nos larmes coulaient sur nos visage, en même temps que la pluie. Nous comprenions que rien ne nous serait jamais plus comme avant.

#### Bibliographie

Anne Brassié: *Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur*, Robert Laffont, 420 pages, 110 FF.

*Brasillach et la Génération perdue*, textes de Jean Anouilh, Maurice Bardèche, Jean Guitton, Thierry Maulnier, François Crouzet; *Cahiers du Rocher*, N° 2, printemps 1987, 240 pages, 85 FF.

Georges Blond  
(*Spectacle du Monde*, octobre 1987)

De l'auteur de "Notre Avant-Guerre" et des "Poèmes de Fresnes", on me demande souvent de transcrire "Raccourcissement du front de l'amitié". Le voici, daté du 22 octobre 1943, le dernier des Poèmes parus sous ce titre le 5 février 1944 aux Editions Balzac.

"Quelques amis s'en sont allés,  
Telles feuilles que vent emporte.  
Sur eux il faut fermer la porte:  
Il reste ceux qui sont restés.  
L'amitié demeure plus forte,

La vraie.

Les frères de notre jeunesse,  
Les camarades de nos camps,  
Ceux des feux dans la nuit épaisse,  
Ceux des marches avec les chants,  
Tiennent bien leurs vieilles promesses,

Pourtant.

Ceux que l'on a perdus en route  
S'effaceront dans le lointain.  
Que nous importent les déroutes:  
Nous aurons bien d'autres matins.  
Je sais déjà que nous écoute

Demain. "

# LA FRONTIERE ODER-NEISSE

Devant moi se trouve une carte de l'Europe orientale datant de l'entre-deux guerre. A cette époque la zone dans laquelle le polonais était langue maternelle s'étendait à l'ouest jusqu'à la limite de l'Allemagne de 1937; à l'est jusqu'à une ligne allant de Wilna à Grodno et Brest-Litowsk; longeant au sud le Bug s'étendant à l'ouest de la ville de Przmysl pour s'arrêter aux pieds des Carpathes.

Cette ligne frontière séparait parfaitement les Polonais des Russes (de Russie Blanche) et des Ukrainiens. Elle avait été préparée et recommandée par Lord Curzon, ministre britannique des Affaires Etrangères, au cours de la conférence pour la paix siégeant à Paris en 1919. Mais, hélas, elle n'entra jamais en application. En effet, l'armée polonaise, conseillée par le général Weygand, obtint une victoire décisive durant la conflit déclenché par Varsovie contre la Russie Soviétique. Par la paix de Dorpat (aujourd'hui Tartu en Estonie) la Russie dû céder à la Pologne des parties de Russie Blanche et d'Ukraine représentant une surface totale de 179.000 km<sup>2</sup>.

Staline, bien entendu, s'empessa de récupérer ces zones en 1939 et 1945. L'idée du dédommagement des Polonais pour ces territoires perdus par l'octroi de terres allemandes revient à Churchill et fut évoquée pour la première fois au cours de la conférence de Téhéran. Yalta, en février 1945, trouva Staline insistant sur l'établissement de la frontière Oder-Neisse, vraisemblablement afin d'étendre encore plus à l'ouest l'influence communiste. Nous savons qu'une Pologne démocratique dirigée par Mikolajczyk se serait contentée de la Prusse-Orientale. Au cours de la conférence de Potsdam en juillet 1945, le Premier Ministre anglais Attlee (Churchill venait de perdre les élections), le Président américain Truman et le Maréchal Staline ne parvinrent pas à un accord concernant le tracé exacte de la nouvelle frontière occidentale de la Pologne. Les puissances occidentales voulaient la Neisse de Glatzer comme ligne de partage. Staline, lui, la Neisse de Görlitz. Il existe pour compliquer encore plus le problème deux Neisse différentes reprenant les noms de cité qu'elles arrosent respectivement. Il fut conclu qu'aucune décision définitive ne serait prise avant la tenue de la conférence de la paix. Celle-ci n'a pas encore été réunie.

L'expulsion des Allemands de leurs provinces charnelles comme la Silésie, la Poméranie et la Prusse-Orientale a été effectuée par les Polonais avec la plus grande brutalité : sur 12 millions d'expulsés, 2 millions trouvèrent la mort. Les Polonais ne sont pas des anges, les atrocités de Bromberg le montrent. Le dimanche 3 septembre 1939 des centaines d'enfants allemands furent assassinés par les Polonais dans un gymnase.

Nous ignorons ce que l'avenir réserve à la Poméranie, à la Silésie et à la Prusse-Orientale avec Danzig. Nous ignorons si l'Allemagne réunifiée renoncera à ses territoires d'une surface de 102.000 km<sup>2</sup> après avoir déjà perdu 70.000 km<sup>2</sup> suite au traité de Versailles. Quelle sera la décision des hommes politiques allemands ?

Michel HUGIN

# ma rencontre avec CLIO

## LA CROISADE DES ALBIGEOIS - 2° ACTE.

Au lendemain de la capitulation de CARCASSONNE (15/08/1209), RAYMOND VI avait quitté l'ost et regagné TOULOUSE, sans pour autant, échapper à la hargne et aux poursuites du Légat du Pape, Arnaud AMAURY. N'ayant pas obtenu la livraison de suspects, AMAURY jetait l'interdit sur le comté de RAYMOND VI, une sanction grave qui privait les fidèles des exercices du culte et des sacrements. Et, quand on sait la place de la religion dans la société médiévale, on en perçoit les troubles dans les esprits et les égarements dans les attitudes. C'est pourquoi RAYMOND VI s'efforçait de temporiser auprès du Pape et de Philippe AUGUSTE, comptant d'ailleurs sur la rescousse de son beau-frère, le valeureux PIERRE II, roi d'ARAGON.

Le roi d'ARAGON marquait son temps. Héros légendaire de la Reconquista, il avait vaincu l'Infidèle à la mémorable bataille de LAS NAVAS DE TOLOSA, le "POITIER" de l'Espagne. L'appel du LANGUEDOC ? Il l'avait entendu, inquiet par cette construction menée tambour battant par Simon de MONTFORT aux frontières de son royaume d'ARAGON.

Simon de MONTFORT ne se contentait d'ailleurs pas d'enlever les castra qui lui résistaient. Se considérant comme le vassal du Pape, il empiétait sur le comté de TOULOUSE plié sous l'interdit. La croisade cédait à la conquête !

Le roi d'ARAGON se portait donc au secours de RAYMOND VI et le combat fatal contre Simon de MONTFORT se déroulait ce 11/09/1213, à quelques lieues de MURET. Il tournait au désastre ; PIERRE II, jeté à bas de son cheval, périssait égorgé sous le couteau des routiers et RAYMOND VI se laissait emporter par le flot des fuyards alors que la milice toulousaine se faisait massacrer sans combattre.

MURET sonnait le glas d'une possible union LANGUEDOC-ARAGON !

Fruit de sa victoire, Simon de MONTFORT recevait le comté après la confirmation du concile de LATRAN (1215) et rendait l'hommage au Roi Philippe AUGUSTE. Spolié, RAYMOND VI partait pour l'exil, ne laissant à son jeune fils RAYMOND VII que les "terres non conquises", c'est-à-dire les bas LANGUEDOC et le marquisat de PROVENCE.

SIMON "le Loup", Comte de TOULOUSE n'aurait pas admis ces faidits dépossédés, ces échappés des grandes tueries, ces bourgeois enrichis par le commerce des laines, ce petit peuple soumis mais jamais conquis. Aussi en ce début de printemps 1216, quand ses comtes débarquent à MARSEILLE, la PROVENCE éclatait en liesse, BEAUCAIRE ouvrait ses portes, TOULOUSE se révoltait, garnissait ses remparts et frappait de ses boulets l'homme du Nord qui était venu l'assiéger (1217).

La mort de RAYMOND VI, frappé d'une congestion cérébrale, suivait celle de Simon de MONTFORT, tombé face aux remparts et précédait celle du Roi Philippe AUGUSTE (1223). Ainsi, la mort des pères achevait le second acte de la croisade. Le troisième acte sera joué par les fils : LOUIS VIII, pour le Royaume de FRANCE ; AMAURY, pour les MONTFORT ; Raymond TRENCAVEL, à BEZIER ; RAYMOND VII, pour le Comté de TOULOUSE.

Willy WINCKEL.



## LES QUATRE JEUDIS

Je me rappelle cet après-midi de 1931 où Robert Brasillach était venu me chercher à l'imprimerie de *Candide*. Fernand Vandérem se trouvait là, corrigeant le sixième état de sa « Comédie littéraire », attentif à ne pas tacher son complet de chez Lanvin. Et toujours dévoré de curiosité juive :

— Présentez-moi votre ami, me dit-il.

J'allais le faire, naturellement.

— Ah ! vous êtes monsieur Robert Brasillach ? Je vous aurais imaginé plus... comment dire ? Plus aigu.

L'aspect de Robert Brasillach contrastait, certes, grandement avec celui de l'espèce d'insecte-vrilleur qu'était Vandérem. Et celui-ci comprenait mal que ce garçon rond et gai pût être le rédacteur du feuilleton de critique littéraire de *L'Action française*, dont l'autorité ne cessait de croître auprès du public et auprès des confrères.

Robert Brasillach avait vingt-deux ans, et déjà la facilité presque monstrueuse que nous lui connaissons, et déjà cette indépendance intellectuelle sans fissure, qui n'est pas intransigeance ni fanatisme, mais volonté bien déterminée de ne pas perdre en détours le temps de notre vie brève. Du premier coup, il rendit sa rubrique remarquable. On dira peut-être qu'à vingt-deux ans un critique littéraire peut se montrer indépendant à peu de frais, n'étant point gêné comme à cinquante par les relations amicales et confraternelles. Il est vrai qu'à moins de vivre en vieil ours, à moins de se transformer en sanglier littéraire, comme Paul Souday, on est quelquefois obligé de prendre des formes en prenant de l'âge, de procéder par allusions, par suggestions. Mais ce n'est pas cela qui importe. Quand le sujet n'est point médiocre, l'écrivain digne de ce nom devient incapable de taire son sentiment et c'est l'ensemble de ces cris du cœur qui forment son œuvre de critique.

Je remarque d'ailleurs, en lisant *Les quatre jeudis* (1), que si, en une douzaine d'années, la critique de Robert Brasillach s'est approfondie, elle n'a rien perdu en intensité, je dirai même en virulence. Qu'il ait parlé de mes livres, cela ne me gêne pas pour parler du sien. Je n'interdis pas à ses lecteurs de faire la part de l'imité, qui est grande, dans ses jugements sur moi. Et les lecteurs de cette rubrique n'attendent certainement pas que j'entreprenne ici la critique d'un livre dans

lequel il est souvent question d'ouvrages de critique, bref, que je m'engage dans la critique au troisième degré. Le premier degré m'est déjà difficile. Je voudrais simplement donner une idée de la physionomie de ce livre et aussi, si possible, du comportement de Robert Brasillach devant la littérature et devant la vie.

Les lecteurs de *L'Histoire du cinéma*, de Robert Brasillach et Maurice Bardèche, retrouveront ici le mouvement et la couleur qui rendaient si excitante la lecture de ce gros volume. « Images d'avant-guerre », a mis l'auteur en sous-titre. Cela ne veut pas dire que cet autre gros volume (plus de 500 pages) ne vaille que par la description panoramique ou par l'anecdote. On trouve dans ses chapitres comme « Relectures de Proust », « Le dernier livre de Bergson », « Les commentaires bibliques de Claudel », « Paul Bourget et l'art du roman », et quelques autres, de lumineuses vérités que d'autres critiques ont seulement approchées, souvent en laborieux itinéraires ; on y trouve des substances qu'ils ont longuement délayées, Dieu sait pourquoi. Ces chapitres me donnent envie de me reporter à une phrase d'Ernst Jünger (*Le Cœur aventureux*) qui convient parfaitement ici : « Notre intelligence est ainsi constituée qu'elle peut aussi bien s'attaquer à la périphérie qu'au centre. Pour le premier cas, l'homme dispose d'une assiduité d'insecte, pour l'autre, du don de la vision souveraine. Pour l'esprit qui saisit à partir du centre, la connaissance des choses périphériques passe au second plan — de même que, pour celui qui dispose de la principale clé d'une maison, les clés des diverses chambres sont d'une importance secondaire. C'est le privilège des esprits de premier ordre que d'être en possession de la clé principale. Ils pénètrent ainsi sans peine dans chaque chambre séparée, comme Paracelse avec la mandragore, au grand courroux des spécialistes qui voient leurs listes et registres perdre d'un seul coup toute valeur ». Voilà ce qui ne cesse de me réjouir pour ainsi dire physiquement quand je vois Robert Brasillach attaquer une question littéraire. Ce normalien pourvu de toutes les armes de l'érudition touche à l'essentiel avec une rapidité incomparable, au point de nous faire d'abord croire, à chaque fois, que la démarche intellectuelle à laquelle nous venons d'assister est facile. La preuve qu'elle n'était pas facile, c'est qu'elle aboutit chaque fois à faire occuper à l'auteur des positions inexpugnables. De là, il s'amuse parfois à employer les armes de l'érudition contre les insectes et rongeurs de fiches mécontents de s'être vus survoler, il les arrose de l'huile bouillante et du plomb fondu de la rue d'Ulm. C'est réconfortant.

Ainsi, assistons-nous dans les conditions les plus excitantes, au développement de toutes les phases de la vie littéraire de 1930 à 1943 : des œuvres sont devenues caduques, provisoirement ou pour toujours ; d'autres sont nées ; d'autres, anciennes, ont pris un éclat neuf. Ces phénomènes ne se sont pas déroulés dans un monde spécifiquement « littéraire », en marge ou au-dessus des événements, comme tendraient à nous faire croire la plupart des critiques ; nous voyons ici, et cela est assez rare pour qu'on le fasse remarquer, comment la littérature peut exprimer la manière de vivre et de sentir d'une époque. *Les Quatre Jeudis* contribuent à former, avec *L'Histoire du cinéma*, et avec *Notre avant-guerre*, aussi avec *Portraits*, une représentation historique con-

(1) Éditions Balzac.

sidérable, dont, pour ma part, je cherche en vain l'équivalent dans les romans, souvenirs ou essais sur la même période. Il faut remonter aux *Contemporains* de Jules Lemaitre, et aux *Essais de psychologie contemporaine* de Bourget, pour trouver un document aussi important.

Robert Brasillach ne se décide jamais à s'accorder à lui-même de l'importance. Il ironise volontiers, il n'hésite point à introduire dans les exposés les plus savants une espèce d'allégresse à peu près inconnue dans le royaume de la Critique. Cela peut éloigner de lui certain public que rassure la grisaille et le pesant. Le reste de ses lecteurs ne boudera point son plaisir. Je pense surtout aux plus jeunes de ces lecteurs, et je me dis qu'ils ont de la chance d'avoir trouvé pour rencontrer Péguy, Proust, Claudel, Gide, pour aborder toutes les œuvres valables de l'entre-deux-guerres, un guide qui parle leur langue, dont la sensibilité ne leur sera point étrangère. Les gens de mon âge, du moins ceux qui n'étaient point les élèves d'un Bellesort, d'un Alain, étaient moins favorisés. Pour ma part, c'est presque toujours malgré les commentateurs que j'ai découvert les maîtres.

On comprendra aisément qu'il est impossible de produire ici une image de ces *Quatre Jedis*, où tant de visages et d'aventures sont représentés. Pirandello, marié à une femme malade qui, pendant vingt ans, du lit où elle git, l'abreuve d'injustes reproches et qui trouve dans cette affreuse expérience personnelle la source de son invention ; Proust, rebâtissant sa vie autour d'une morale nouvelle après la mort de sa mère ; Gide, acharné à se libérer en se décrivant ; Jules Romains, construisant son monument des *Hommes de bonne volonté*, sur un plan de temple maçonnique ; Victor Bérard, découvrant à un public moderne l'*Odyssée* comme les *Instructions nautiques* de l'Antiquité... Que de spectacles en eux-même passionnants et qu'il fallait d'abord voir, dégager des mots et des mots de la critique actuelle, comme on dégage les églises des masures parasitaires !

On se dit que certains personnages sortent de ce bain définitivement fixés, quoi qu'il arrive. Voyez Mauriac, protestant manqué, séché au terrible vent de la prédestination qui l'obsède. J'ai retrouvé l'autre jour, par hasard, dans une *Revue hebdomadaire* de 1925, un article de lui intitulé *Une enfance Bordelaise*. On éprouve une impression extraordinaire en relisant cela après les pages de Robert Brasillach : on croit entendre le malade décrivant maladroitement « ce qu'il ressent » après que le médecin vous a expliqué fort clairement de quoi il s'agit. D'autres personnages sont encore susceptibles d'évolution, et non seulement les jeunes : « Les cent vers de Valéry que conservera l'avenir... », nous dit Robert Brasillach. Avec une intuition extraordinaire, il nous montre l'écrivain atteignant, parfois avec joie, la ligne qui sera sa pente définitive, sur laquelle il glissera de plus en plus vite. C'est à propos de Paul Valéry que Robert Brasillach parle de son « ignorante adolescence ». On pourrait presque parler de coquetterie. Ce qui stupéfait les lecteurs du critique de vingt-deux ans, même les moins capables de goûter sa manière, c'était cette énorme somme de connaissance qu'il supportait si allègrement.

Si, parcourant cet extraordinaire géographie des *Quatre Jedis*, on recherche les différences entre les premiers et les derniers articles, on

se dit que Robert Brasillach n'a jamais eu besoin de temps pour assimiler parfaitement sa culture. Le phénomène avait lieu pour ainsi dire, instantanément. Ce que les années ont apporté, c'est un enrichissement de la sensibilité, des références, implicites, mais de plus en plus nombreuses, à l'expérience personnelle, aux vérités que la vie seule enseigne, mais hélas ! à bien peu, quoique tous en parlent. Négligeant la médiocrité ou la neutralisant au passage d'une définition irrécusable, Robert Brasillach, avec une magnifique certitude, guide ses lecteurs vers ce qui importe. Il suffit pour nous en convaincre de remarquer que nous nous attachons tout naturellement à la lecture de ces *Quatre Jedis* au milieu de nos sombres jours. Ces pages supportent parfaitement la violence des « événements », alors que tant de pages prétendument actuelles, politiques, polémiques, nous tombent aujourd'hui des mains. Le souvenir de celle-ci sera complètement obscurci alors que nous entendrons encore, au delà des fumées de la guerre, la voix de Robert Brasillach.

GEORGES BLOND.

La Chronique de Paris, n° 8, juin 1944



" GUIGNOL'S BAND "

de LOUIS-FERDINAND CÉLINE

*Critique « à la manière de... »*

Messieurs, Mesdames, faites excuse, c'est mon tour... Comme qui dirait la Critique... « Les pires goitreux calotins voutrons hagards déconnants d'écume », voilà comme il nous achète Ferdinand. C'est qu'il n'a pas tout à fait tort... Comment qu'il les sonne, ces parasites infects suppurants morbaques de l'encre !... Gratte-culs qu'il dit et binocleux, la vache il est sans pitié !... Invectives extrêmement atroces !... Écrasés aplatis, tout parçils des merdes... Roustissures de néant... Fumées... Fumiers sans consistance, moins que rien !... Subreptices vomissures !... Il va les réduire, les escagasser, tordre à mort !... Que ça saigne qu'il en reste rien !... Vanité des vanités !... C'est la grande flagellation des critiques goitreux bornés cons !...

Mais c'est qu'ils en redemandent, les ordures !... Remettez-nous ça, Ferdinand, la même chose !... Je te balance des pleines colonnes d'éloges, le super-bazar, les trente-deux positions, toutes voiles dehors, pardon, c'est le grand jeu !... La grande opéra, madame, les Petits Lits blancs !... Il recommence la langue française !... Redécouvre l'octomètre, l'enluminure du moyen âge, tout le bordel de la suave poésie !... Je ne dis pas non remarquez, mais quand même !... Comblé d'honneurs qu'il est Ferdinand, pire que l'Académie !... Vatican de la nouvelle prose !... Unigenitus ! Jamais vu en Europe, messieurs-dames, remarquez que dans cet exercice mon camarade peut se tuer !... Travail d'artiste !... Les braves crépitent que ça fait peur !... Jouissance aux fauteuils d'orchestre !... Au balcon, aux dernières galeries !... La salle elle croule !... Hosannah !... Vas-y, petit !... Quatrième round, c'est du tout cuit !... Dans la fouille !... Ça y est, baisse la tête, tu les possèdes tous !... Dernier tour !... Magnésium !... Elles se donnent toutes, mon Ferdinand !... Il est trop beau, je l'aime, je peux plus tenir !... Bravos !... Rebravos !... J'applaudis !... J'y vais de mon moignon !... J'emboûche ma petite trompette, mon déconnophone comme les copains !... Boudez pas devant l'authentique gloire, merde, c'est vrai, la grandeur des jours présents !... D'accord !... Je mollis pas !... Avec vous les petits potes !... Je veux me faire mourir d'alleluia, m'exprimer en couronnes de roses !...

Seulement faut qu'il fasse risette, Ferdinand !... Plus vite que ça !... Pourquoi qu'il râloche si affreusement dans sa préface, le vilain insortable ingrat ? Qu'il est un incompris qu'il dit, un méconnu de la planète !...

Qu'on n'est pas gentil avec lui !... Des magnés je veux pas savoir de quoi, il nous arnaque, Ferdinand !... Bourre le mou !... Moi je suis pas bon, je le dis tout de suite, les frangins !... Ferdinand, il nous les casse avec ses souffrances !... Ses indigestions d'auréoles !... Les frémissements du prophète, pardon !... Certaines de milliers d'exemplaires !... Du sérieux !... Respect au miché !...

Alors j'embraye mon déconnophone !... Je suis payé pour ça, tant la ligne !... Critique des livres, c'est dans mon contrat !... Noir sur blanc !... Avec des sanctions très horribles, surtout pas de manquement !... Tous les mois, ça tombe !... Pas de faux-fuyants !... Vous me suivez, la vacherie des patrons, le moindre prétexte est bon !... Un procès vous ruine, ils vous lessivent jusqu'aux osselets !... J'en ai déjà un sur les reins, cinquante sacs, on veut boire mon sang !... Minute j'ai compris, je fais gaffe, je me tiens peinarde !... Mon petit boulot sans jactance !... Du sur mesures !... Tout à fait au poil !... À la volonté du client !... Pour faire la grève, c'est midi sonné, pas folle la guêpe !...

*Guignol's band*, allons-y, fonçons dans le brouillard !... D'abord vous entrez rien, une vision de la guerre, épastrouillante exode, tuerie sur un pont de la Loire... Des pages que ça pisse le sang, tripes au soleil, la pire exténuante cosmique pâtée de chairs touillées, bombe que je te mitraille, barbaque voltige de fin du monde, la supervache connerie de la populace tordue d'angoisse motorisée, verte foireuse de « stukas », la panique de gloire dans le décès, tous pansements arrachés, blessés mignons, tendres bébés sous les chenilles des chars, rush décerébré, aurochs du XX<sup>e</sup> siècle projetés explosifs aux étoiles, mignardises, mignardises !... Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain !... Les incomparables jouissances pas encore vues !... Cause toujours, Ferdinand, le trépe est con immense !... Il en reveut, je te dis !...

L'exorde a pas de rapport, histoire de causer... Une manière de hors-d'œuvre, peloter le miché !... Deux mots avant que ça commence... Que tout le monde soye assis bien sage tous mouchés torchés... Attention merde c'est les trois coups !... Grands coups de pompe dans le train système Ferdinand !... Via les brouillards de la Tamise... Gafez le documentaire inédit... *English tours*, le London des blèches, Dickens enfoncé, je veux !... Sans charres !... Première bourre !... Gluante humide froidure de mon cœur !... Warwick Commons !... Hollyborn Street... Frissonnants réverbères !... *The real bohemian life* !... Vie des marlous français à Londres, premier épisode, passons la monnaie !... Visez l'écran qui s'éclaire la gueule des artistes !... Un gnasse extrêmement rouscailleur, Cascade c'est son nom... Veut rien savoir !... Des clous qu'il dit faites pas chier le marin !... Autour de lui c'est tout plein de gonzzesses... Des rousses, des tout en or, même des vioques, une petite drôlement bien sapée, merde je me la taperais bien !... Qu'est-ce qu'il a à râler ce schnock ? Dis donc c'est peut-être Ferdinand ?... Minute, le speaker s'explique... C'est que les harengs, ils s'engagent... Vont à la guerre... Celle de quatorze, la vraie des der der... Sous les plis du drapeau !... Patriotiques qu'ils sont les fumiers !... L'Alsace-Lorraine !... Le Droit, la Civilisation, ils se tiennent plus !... La gloire, ils veulent la vraie de vraie !... Défendre le sol sacré !... Salut les potes à Berlin !... Confient leurs colis à Cascade qu'ils disent... Fifty-fifty, mon pote, fais-les bosser !... Te laisse pas emmerder, corrige-les !... Encore une

bise mignonne pour ton héros !... Cascade, il est hors de lui, c'est visible... Laisser ça là en pleine prospérité !... Le miché déferle jamais vu dans l'Histoire !... Allez vous faire dérouiller, sales cons, sur vos champs d'honneur !... Cascade, lui il défend l'honneur des mœs !...

Deuxième danse, passez la monnaie !... Visez maintenant le héros de l'Histoire... Narrateur, qu'ils disent les critiques... L'auteur y donne même son nom, Ferdinand qu'il l'appelle... Petit conard pas maousse, gueule en biais, Baude-que-d'une... Bien poliment qu'il salue les poulets... Mutilé quatre-vingt pour cent, pardon, c'est manqué sur ses fesses... Tout ce qu'il y a de régulier... Comment qu'il la tient la planque !... Un petit caïd, je vous dis !... Penses-tu !... Un intellectuel que c'est, un compliqué !... Un petit vicemar, je l'ai toujours dit !... Faut qu'il aille avec les grands !... Cochonneries et compagnie !... Regarder par les serrures, renifler le lingel... Total, des grands coups de targette dans le derge !... Merde alors, biglez le pauvre conard... En plein boum qu'il est arrivé !... Chez Cascade, la vaisselle cascade !... Elles sont folles les morues, elles sont sur leurs nerfs, pensez les prodigieuses étreintes !... Comme qui dirait statkhanovistes !... Une étincelle, l'orage éclate !... Les bouteilles par la gueule, ça commence et je te mords et s'arrachent les poils !... Un vrai sabbat !... Pleure et saigne, plus fort qu'au pancrace !... Ça y est, la grosse qui dégueule c'était fatal merde les autres glissent dedans, c'est la dégueulasserie suprême !... Et djoc, prends ça dans les dents, salope !... Ah dites c'est pas du fian !... Comment qu'on se marre bien peinars dans nos fauteuils !... Vas-y Nénette, crève-la !... A coups de lingue dans les fesses, elle y va !... Reglisse dans la vomissure, bang, tout le tas qui s'écroule !... Natürlich, Ferdinand est dessous !...

Quand même il se faufile, Ferdinand, il poulopc, se magne le train, se démerde... A lui les petits bisness, la bricole... Un coup de main par-ci, par-là... Piqûres à l'hostau et puis vider les glaires, les bandages... Chirurgie d'occasion... Avec un toubib polack-youtre qui bosse au rabais, rapport qu'il est étranger... Alien, comme ils disent... Les hôpitaux, c'est bien chauffé... Il serait peinar là, Ferdinand... Jamais de la vie, faut qu'il cavale !... Fréquente des gnass extrêmement suspects positif !... Des anars !... Toujours la recherche du coup de tartine dans le train !... Résultat *Guignol's band*, c'est le phénoménal dérouillage, le super tabacement sauvage !... Trois mots, la bagarre qui commence !... Au claque, au pub, chez l'usurier !... C'est les films de mon enfance, les bandits du Far-West !... Merde, c'est Guignol, j'y pensais plus !... On est là tout fous d'attente trépignante !... Que ça commence, nom de Dieu, les vaches, qu'est-ce qu'ils branlent ?... Visez l'Affreux dans son bazar, l'usurier typique !... Fringué en grand Turc, pardon, y a de la joie !... Toute cette vaisselle sur les armoires... Tout à l'heure, ça va chier, c'est sûr !... Dis donc, le lustre, qu'est-ce qu'il va prendre !... Toute la fragile fine porcelaine, bidets en verre pyrex, jambes articulées, les épaves du prêt sur gages... J'aime mieux pas y penser !... Tais-toi, tu me rends fou, ce sera trop beau !... Ça y est, chérie, voilà que ça commence !... En pleine gueule dis donc qu'il l'a pris !... Tout de suite, les coups en vache, oh ! là, là... Comment qu'ils y tordent les organes !... Lui estrancient le youp-youp !... Esquintent le grand estrambord !... On dirait qu'il aime ça, l'Affreux, il se contourne en gémissants spasmes !... Les autres qui se foutent à poil,

merde, c'est l'atroce partouze !... Interdit aux mineurs, je veux !... Ils lui font bouffer des pièces d'or, lui enfoncent !... Gargouillis fabuleux métal !... Se rouient tous dans la vomissure de chien !... Sordide infernal suprême !... C'est le grand ruissellement d'infamie, la fine pourriture du siècle !... L'Occident en botte !... Faut foutre le feu à la casbah, ratatiner jusqu'aux plus petits os de la mesure !... Tout en l'air !... Flammes purifiantes !... Qu'il reste plus la plus mince légère infime parcelle !... Souvenirs aérés !... Tel quel !...

Rideau les potes, fin de la première manche !... Suite au volume numéro deux !... En admettant !... Allez, magniez-vous de vous déhotter !... Caltez dans vos atroces cambuses !... Ancristés !... Retrouver les paroles convenables, bonnes manières de mes deux !... L'éducation !... Grammaire et compagnie !... Lire les proses pourries poussièreuses d'écrivoire, Ferdinand, il peut plus !... Faut qu'il gueule, positif !... Aux chiottes la syntaxe correction tréponème !... Plus de phrases, qu'il dit, Ferdinand !... Le gars exclusif terrible !... L'Art télégraphique !... On sait plus !... On est là cons dans le noir bousculés !... Au bout de la nuit, ça change pas...

GEORGES BLOND.

La Chronique de Paris, n° 6, avril 1944